



Article  
scientifique

Compte rendu de  
livre

2016

Published  
version

Open  
Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

---

[Compte-rendu de :] "La Suisse est un village" ou comment écrire la ville

---

Lévy, Bertrand

#### How to cite

LÉVY, Bertrand. [Compte-rendu de :] 'La Suisse est un village' ou comment écrire la ville. In: Le Globe, 2016, vol. 156, p. 171–178.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:91785>

## **LA SUISSE EST UN VILLAGE OU COMMENT ECRIRE LA VILLE ?**

**Bertrand LEVY**

Département de Géographie et GSI, Université de Genève

On trouve parmi les villes de ce recueil (Collectif, 2016) des métropoles (Zurich, Genève, Berne, Lausanne), des villes moyennes (Bienne, La Chaux-de-Fonds, Neuchâtel, Vevey, Schaffhouse, Sion, Carouge), des petites villes (Morges, Martigny, Porrentruy, Moudon), des bourgades ou de gros villages comme Château-d'Oex ou Le Sentier (Vallée de Joux). Excellente initiative que de rétablir le poids des petites villes ou des villes moyennes, qui font l'armature du réseau urbain en Suisse, sans souci d'exhaustivité ; on comprend que chaque auteur a eu à cœur d'évoquer une ville avec laquelle il ressent de l'intimité, soit parce qu'il y a vécu enfant, soit parce qu'il l'a découverte ou redécouverte adulte. Une évocation sentimentale qui échappe à trois défauts majeurs : le style académique empesé, l'unification des approches qui tue la fantaisie, le genre journalistique centré sur l'actualité. Voici un livre composé, écrit avec finesse par des auteurs qui ont entre 23 et 90 ans, aux parcours variés.

La seconde caractéristique du livre est de rester à l'intérieur de la Suisse, pays où la ville dans la littérature est moins présente historiquement que les Alpes, la nature ou la campagne. Le titre sonne légèrement ramuzien, disons vaudois ; André Corboz (1999) disait à l'opposé que la Suisse devient une hyperville à l'urbanisation diffuse, mais aux noyaux historiques bien conservés. *La Suisse est un village* suggère que tout le monde se connaît, qu'il existe une communauté de destin parmi ces cités, alors que dans la réalité des textes, c'est souvent un sentiment d'étrangeté, d'éloignement, une difficulté de lire et donc de dire la ville qui apparaît. Titre assez malicieux donc.

Nous ne sommes pas là pour distribuer des notes ; ce serait contraire à l'esprit de ce livre qui inclut des démarches littéraires complètement différentes : essai historico-géographique classique avec touche personnelle, fragments et instantanés, expériences vécues qui mêlent présent et passé, récit sous forme de fiction, expérimentation littéraire en utilisant des termes d'argot, parabole... L'essentiel est que le livre apporte

ce qui manque le plus à nos villes aujourd'hui, un récit, un récit en quelque sorte fondateur d'une modernité, autant dans les styles que dans le contenu des villes décrites. Comment ressortent les villes de Suisse romande qui dominent ce tableau ?

Disons d'abord que le tableau est plutôt rassurant : peu de phénomènes extrêmes, même s'il existe parfois un mal de vivre que l'auteur(e) tente de surmonter, en fréquentant par exemple la nature ou la campagne proches. Plonger dans ses souvenirs est une autre thérapie contre l'ennui. L'histoire est très présente, ainsi que le lien avec le territoire et le paysage environnant. Peu de problèmes aigus se laissent voir, comme la taudification des centres-villes ou la violence dans les banlieues ; c'est plutôt par petites touches que les dérèglements contemporains se font sentir. L'un d'eux est la gentrification.

### **Gentrification, mondialisation**

Grégoire Müller, un artiste qui a quitté le Manhattan gentrifié pour s'établir à La Chaux-de-Fonds, donne une description vécue de cet "embourgeoisement forcé" :

"Hausses massives du coût de la vie, "assainissement" des infrastructures, déploiement des forces de l'ordre et de codes sanitaires et sécuritaires... sont les principales stratégies utilisées contre les artistes, les libres penseurs, les marginaux et tous les idéalistes qui ont donné une âme forte et distincte à chacun de ces lieux. Et ce, pour les en chasser et faire de ces territoires urbains le domaine exclusif des nouveaux ploutocrates, entourés de leurs armées d'esclaves salariés et conformistes, suivis de tous ces troupeaux de touristes à tondre. Et dire que ces pions anonymes perdus dans la masse se croient *Hip and Cool* !" (pp. 55-56)<sup>1</sup>.

Ailleurs, ce sont "d'obscurs vautours de la globalisation" qui remplacent des mécènes éclairés (p. 58). Dans une métaphore inquiétante, Anik Mahaim, dans *Lausanne, fragments d'inventaire*, livre une image saisissante de la gentrification mêlée à la mondialisation :

"La tour Bel-Air construite en 1931 par l'architecte Laverrière (le premier "gratte-ciel" de la ville), rénovée, comporte désormais un duplex de 224 m<sup>2</sup> au 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> étage, avec vue à 360° sur la ville, dont le prix n'a pas été articulé ; en dessous, d'autres appartements dont les loyers dépassent le salaire moyen suisse ; en dessous, des bureaux, des bureaux, des bureaux ; en dessous, des commerces, des commerces, des

commerces. Tout en bas sur les trottoirs : les mendiants et les requérants d'asile errant dans l'attente d'un statut. Au loin, en périphérie, ce qu'il reste des Lausannois. Une parfaite image de la mondialisation ; un New York nain" (p. 63).

Dans *Lausanne vive*, une suite de fragments ciselés et dénués de temps mort, précisément datés et géographiquement situés, Olivier Sillig cueille Lausanne par la marge : une poésie des rues, quelque chose de Roland Jaccard dans la crudité du propos. Stress économique, violence entre filles, mendicité, mais aussi beauté d'une fleuriste drapée des couleurs d'automne. Un texte qui capte l'atmosphère du temps comme nul autre ; Lausanne a décidément bien bougé.

Dans *La ville de l'Avenir est aussi celle de mon passé*, Bertrand Baumann se promène dans la Bienne de son enfance avec Robert Walser en filigrane. Modernisation sans âme de la ville, la Vieille Ville mise à part qui reste un bijou. L'auteur décrit la rue Basse qui y mène, avec sa séquence commerciale typique des villes moyennes cossues, et qui fait mentir l'assertion trop facile de la standardisation commerciale :

"A ma droite, brocanteur, antiquaire, tatoueur, judoka, couturière de cuir, tatoueur et médium, groupe de jeux bilingues, bijoutier, cafetier, restaurateur, etc. A ma gauche, spécialiste audio, ferronnier, philatéliste, luthière, brocanteur, couturière, bijoutier, objets vintage, bijoux et accessoires, encore un brocanteur, instruments de musique sur deux étages, et j'en passe" (p. 23).

Une variété de petits métiers et d'enseignes comme on la retrouve dans le cœur de la plupart des centres anciens de Suisse romande. J'ai pu vérifier, grâce à Google Street View, que l'auteur ne mentait pas à propos de l'Untergasse ou Rue basse (segment situé à l'embranchement de la rue du Jura). Représentation du mot contre représentation par l'image. L'éditeur a eu raison de ne pas divertir la concentration du lecteur avec des images : on les trouve partout aujourd'hui.

On parle volontiers de la mondialisation par le haut qui se manifeste par la gentrification et de la mondialisation par le bas qui entraîne une paupérisation. Les changements qui affectent le centre de Sion sont d'une autre nature. Alain Bagnoud :

"Ce qui a changé depuis le collège. Les Take away ont remplacé les boutiques baba-cool où on vendait des tissus indiens. Un centre de galeries ouvre sur la gauche, longue allée où donnent des commerces, certains

proposant des marques connues, Subway, Visilab... Il y a aussi un café restaurant vietnamien, des boutiques de vêtements et de perruques postiches, un magasin d'huile, vinaigre, whiskies, spiritueux, liqueurs. C'est un nouveau temple de la consommation pour tous, urbain ; non pas énorme supermarché de périphérie mais répartition de petits espaces qui laissent supposer une sorte d'artisanat et présupposent une existence bobo, une manière de vivre préoccupée par des centres de qualité – ou qui en donnent l'air. C'est ici, c'est ailleurs, c'est comme partout maintenant" (p. 137).

Donc, ici, c'est plutôt un style de vie qui se projette dans l'espace, le besoin d'une diversité apparente, la coexistence du local et du global. Dans la Genève d'Isabelle Leymarie, c'est plutôt la mondialisation par le bas qui se fait sentir avec le "Pâquistan" et ses magasins orientaux (p. 48). C'est un peu court pour qui connaît vraiment les Pâquis. A l'inverse, la présence suisse s'accroît dans le monde, comme en témoigne cette bouteille de Williamine frappée de l'écusson de Martigny abandonnée sur la plage de Guayaquil (Equateur) (Christophe Gaillard).

Sur la présence étrangère en Suisse, peu d'allusions directes dans cet ouvrage qui refuse de touiller la même soupe que les médias. Plutôt des tranches de vie, comme cette histoire, très bien enlevée, de Jean-François Berger, *Les talons sur la glace* qui relate la venue d'un conférencier espagnol dans la Vallée de Joux (dont on ne connaîtra jamais le motif). Il est logé dans une villa de montagne surplombant le lac et construite en 1912, là même où avait logé sa mère qui y avait donné un récital de flamenco en 1959.

### **Lieux de mémoire, lieux d'histoire**

C'est le récit des lieux de mémoire vécus qui rend ce livre attachant. Il y a d'abord le très beau texte, senti, sur la Vieille Ville de Berne écrit par Madeleine Knecht-Zimmermann, de mère bernoise et qui y passait ses vacances enfant. Après une introduction sur l'histoire urbaine de la ville, l'auteure parcourt la rue que Julien Green (1985:21) considérait comme l'une des plus curieuses du monde et qui change plusieurs fois de nom : Marktgasse, Kramgasse, Gerechtigkeitsgasse. Je me demande d'ailleurs si c'est une spécialité suisse que de départager une rue en plusieurs toponymes, de façon à ce qu'aucun d'entre eux ne prenne le pouvoir sur les autres. Peut-être est-ce dû aussi à une volonté de précision historique.

Ecriture classique et sensible de Françoise Choquart, née en Ajoie et vivant en exil à Berne. L'incipit est excellent : ""Vous êtes de Porrentruy", me redit-on parfois. Rien ne m'enchant plus que cette question" (p. 113). Comme si Porrentruy, cité qui compte 6300 habitants contre plus de 8000 au début des années 1970, permettait de se reconnaître. Des "lieux personnes" (Tuan, 2006) ressortent, comme cette quincaillerie bien connue de la rue Traversière. Présence des églises aussi, avec l'église Saint-Pierre et son clocher comtois, Notre dame de Lorette où l'auteure se maria, puis l'Hôtel-Dieu, La tour Réfous, où "tous sont pris d'un perfide vertige dans la montée des escaliers extérieurs" (je confirme) (p. 114).

C'est à travers l'histoire politique que Christian Campiche nous fait visiter Schaffhouse, en chaussant les lunettes de son maire socialiste de 1932 à 1968, Walther Bringolf. Le bourgmestre, qui avait toujours une longueur d'avance, fit interdire les enseignes lumineuses sur le territoire de la ville, "faisant de Schaffhouse l'une des cités les plus authentiques de Suisse" (p. 126). Un texte qui donne envie d'admirer les fresques, les colombages et les pignons d'une des cités anciennes les plus riches de Suisse sur le plan architectural.

Envie aussi de retourner à Vevey, après la lecture du texte de Maurice Denuzière, *Vevey ou la séduction faite ville* où l'on ressent l'attachement de l'auteur à cette rive du lac :

"J'ai le sentiment, qui n'est sans doute pas celui des sociologues et des économistes, que, sur ce rivage, les Veveysans ont réussi une rare synthèse entre industrie, commerce, tourisme, pour aller vers cette "vie bonne" des platoniciens qui n'est pas la "bonne vie" des jouisseurs : plutôt celle des sages, soucieux de faire la part de l'essentiel dans l'existence, face aux sollicitations des technologies et de la mode" (p. 157).

Texte plein de sens et d'une poésie mélancolique que celui de Quentin Perissinotto, étudiant de vingt-trois ans à Neuchâtel. Une découverte de la ville que l'écran des habitudes l'avait empêché de percevoir avec plénitude. J'ai souvent remarqué le même phénomène auprès de mes étudiants ; il suffit de les emmener sur le terrain, de leur donner à observer la ville en détail, pour qu'une relation réelle aux lieux s'établisse. Eveil géopoétique.

J'attendais beaucoup du texte sur Genève et sur la ville qui y est adossée, Carouge. Las ! Le texte sur la cité sarde est assez bizarre. L'idée

de départ est intéressante : à la ville idéale du XVIII<sup>e</sup> s. répondrait un projet utopique, "Urbs Helvetia". Il prendrait la place du Carouge actuel, la rue Ancienne mise à part, qui était déjà rétive au plan de la cité sarde (ancienne route de Genève). Bâti selon les canons d'aujourd'hui, cette sorte de phalanstère se veut écologique, social et agricole. C'est comme si le Carouge actuel, qui probablement a des raisons de décevoir l'auteur (Alphonse Layaz), était absorbé par le trou noir d'un drôle de rêve. Le problème est que l'auteur n'y croit guère.

Le texte sur Genève, signé Isabelle Leymarie, ne nous projette pas dans le futur, mais dans le passé, comme si on ne pouvait écrire sur la Genève du présent. Il est vrai que les bons auteurs se font rares, à l'exception notable d'un Luc Weibel (2016). L'auteure commence par ressasser une Histoire que chacun connaît, des Allobroges à l'Escalade. Ce n'est pas un texte désagréable à lire ; c'est la Genève bourgeoise et artistique des années 1950 et 1960 qui défile, entrecoupée de noms connus (toujours les mêmes), jamais portraiturets. Des souvenirs musicaux affluent en cascade, de jazz notamment dont l'auteure est une spécialiste. Cette Genève où l'on se poussera du col n'est guère inédite. Elle n'est pas menacée de disparition comme les vaches de la route de Florissant à l'époque. L'équipe locale recevra d'ailleurs des renforts significatifs. Sans le vouloir, l'auteure dresse le portrait d'une Genève exclusive, contre laquelle se fabriquera la Genève alternative. Entre les deux, la vie deviendra difficile.

Moins prétentieux m'apparaissent les textes sur Château-d'Oex et Morges. John Ferguson, né à Oakland, Californie, venu en Suisse à l'âge de 23 ans comme joueur et entraîneur de basket, fait le tour de "son Morges" en quatre pages qui se tiennent parfaitement. On n'en dira pas plus. Pierre Yves Lador, sur Château-d'Oex, est un adepte du "small is beautiful". Il décrit cette "ville sans histoire" : "Avec sa Grand-Rue et sa Grand-Place dallées de neuf comme à Montpellier, ses commerces et ses quelques vitrines vides, au rebours de celles d'Amsterdam, son Hôtel de Ville monumental, ses écoles" (p. 38). Sans oublier les sourires qui semblent ici plus généreux que dans la grande ville.

Il faudrait pouvoir emboîter le pas à Cédric Pignat pour découvrir Moudon. C'est à une description volontairement sans *vista* que se livre le marcheur. J'ai toujours de la peine à suivre les marcheurs linéaires. L'inventaire de lieux ne suffit pas à me tenir en haleine. Peut-être est-ce

dû à l'absence de modèle du monde. Mais c'est une des qualités de cette expérimentation littéraire que de nous pousser à aller voir sur place, pour voir si l'on pourrait procéder différemment.

Dans "Balade à Martigny", Christophe Gaillard fait parler la vision panoramique du haut du château de la Bâtiaz. "Prendre un peu de hauteur est toujours salutaire" (p. 83). Lieux d'histoire ou de mémoire comme la chapelle de Notre Dame de la Compassion ou la Fondation Gianadda, qui a changé la vie de la ville (p. 85). Promenade sur la colline de Saint-Jean d'où l'on voit la vallée s'ouvrir, et "la plaine du Rhône belle comme un jardin", où poussent les asperges, les abricots, les poires (p. 86).

Le livre s'achève logiquement avec la lettre Z comme Zurich. Michel Chipot, un professeur de mathématique né à Gérardmer, est d'abord comptable du coût de la vie. Puis il nous emmène en croisière dans la vieille ville un peu à la manière d'un guide touristique. C'est la vue d'un étranger qui s'acclimate petit à petit à la ville.

Le livre, passionnant par la multiplicité des styles, la diversité des portraits de villes, mériterait à coup sûr d'être prolongé par la description d'autres villes, comme Bâle, Lucerne, Lugano, Locarno, Coire, Yverdon, Sierre... Des regards plus approfondis sur les villes déjà traitées pourraient aussi être portés. Le message de l'ouvrage, important pour le géographe, est que les villes de Suisse, quelle que soit leur taille, sont encore vivantes et ne souffrent pas trop des maux actuels, tels que le dépeuplement, la désertification économique des petits centres et le désinvestissement social qui l'accompagne. Ce sont encore des cités agréables à vivre, intéressantes à visiter. Le livre n'est pas mystificateur non plus ; ce sont surtout les petites joies qui ressortent. Des portraits qui plongent leurs racines dans la réalité vécue par les uns et les autres.

### **Bibliographie**

Collectif, 2016, *La Suisse est un village*, Vevey, Editions de l'Aire.

Corboz A., 1999, "Pourquoi le concept de ville sera désuet au XXI<sup>e</sup> siècle", in : Walter F. (dir.), *La Suisse comme ville*, *Itinera*, fasc. 22, pp. 237-239.

Green J., 1985, *Villes*. (Journal de voyage 1920-1984), Paris, La Différence.

Piveteau J.-L., 1969, "Remarques sur l'évolution du réseau urbain en Suisse de 1850 à 1960", *Geographica Helvetica*, 24, pp. 156-157.

Roelens N., Vercruysse T. (dirs), 2016, *Lire, écrire, pratiquer la ville*, Paris, Kimé.

Tuan Yi-Fu, 2006, *Espace et lieu : La perspective de l'expérience*, Gollion, Infolio (trad. de l'anglais : *Space and Place*, 2001, 1<sup>e</sup> éd. 1977).

Weibel L., 2016, *Un été à la bibliothèque*, Genève, La Baconnière.

### Notes

1. Les références ne comportant que le numéro de page se réfèrent à l'ouvrage commenté : Collectif, 2016, *La Suisse est un village*, Vevey, Editions de l'Aire.